

# AB : LE MAG

## SUIVEZ CES LOGOS



Notre site et boutique en ligne :

[www.bernardiennes.be](http://www.bernardiennes.be)

contact :

[info@bernardiennes.be](mailto:info@bernardiennes.be)

manuscripts :

[manuscripts@bernardiennes.be](mailto:manuscripts@bernardiennes.be)

Le mode d'édition belge des auteurs indépendants

## NOS AUTEURS

50 titres parus : catalogue sur le site bernardiennes

Barbara Y. FLAMAND  
Ghislaine RENARD  
Geneviève ROUSSEAU  
Viviane DECUYPERE  
Damienne LECAT  
Gh. DESCHUYTENEER

Alain MAGEROTTE  
Bernard GODEFROID  
J-J DE GHEYNDT  
J-M MASSART  
Ron DORLAN  
Marie MATUK

Georges ROLAND  
Marcel GHIGNY  
Claude COLSON  
Pascal WEBER  
Gaëtan FAUCER  
VOUS ?

### ÉDITO : LES AUTEURS AB

Nous venons d'intégrer une nouvelle auteure à notre groupe. Nous serons donc 17, chiffre magique. Vous me direz que Bernard Godefroid n'est plus des nôtres, et que Georges Roland et Ron Dorlan ne font qu'un, c'est vrai.

Mais Bernard reste dans notre esprit, définitivement. Il manque à bord du bateau bernardiennes, mais il est toujours avec nous, vaillant homme d'équipage.

Pour ma part, j'ai toujours considéré qu'un auteur n'existe que par les personnages qu'il crée, et que son nom importe peu. Ron(ald), Dorlan et Roland ne sont en définitive que des anagrammes, comme des bouées-repères.

Venons-en à cette nouvelle auteure : ex-professeure, elle pratique la langue française avec une rare dextérité, et comme je le disais plus haut, ses personnages sont d'une justesse attachante et vous donnent envie de tourner les pages pour les connaître mieux.

Son nom? Marie Matuk. Bien connue dans le domaine des livres pour enfants ("Un secret bien gardé").

Le roman est captivant : "Un été de fleurs sauvages" vous plonge dans un univers de polar rural tout à fait inattendu, rempli de figures suscitant tantôt l'empathie, tantôt l'exécration, avec une facilité de balancement remarquable. Le titre sortira en octobre 2018.

De son côté, Barbara Y. Flamand, notre égérie bernardiennes, nous promet un conte particulièrement attachant lui aussi. Elle a souhaité rééditer "Lisa ou la Terre promise" sorti en 1983 aux éditions Groupe d'Action Écrivains avec des illustrations de Eddy Ausloos. Ce titre sortira lui aussi en octobre 2018.

Nous en serons à 10 titres supplémentaires parus cette année, ce qui portera le nombre total de parutions aux Associations Bernardiennes à 50.



Georges ROLAND

# J'AI AIMÉ

## CHARLES DE BOURGOGNE

### une comédie de Viviane Decuypere

L'Empire de Charles-Quint était immense. Il s'étendait du Pérou à l'ouest, aux Philippines à l'est, sans parler de ses possessions européennes : l'Espagne, les Pays-Bas, le Saint-Empire Romain Germanique... Nul monarque ne fut plus puissant que lui. Et pourtant... Il lui manquait une petite perle dans son écrin de possessions flamboyantes : la Bourgogne de ses ancêtres ! Charles était profondément attaché à cette terre, portant de surcroît, le prénom de son aïeul, Charles le Téméraire.

Or, un beau jour, grâce à l'ardeur de ses troupes, Charles se retrouve vainqueur de la Bataille de Pavie avec un François Ier prisonnier en ses geôles ! Quelle belle occasion pour récupérer cette Bourgogne indûment confisquée par les rois de France ! Et Charles va s'y employer avec entrain.

Le sujet pourrait être le thème d'une tragédie, elle est ici bien au contraire celui d'une comédie totalement débridée et ubuesque, mettant en scène un Charles plus bruxellois que Manneken-Pis, râleur, bâfreur, angoissé, sentimental et profondément humain jusque dans ses excès. Cette pièce de théâtre offre au spectateur la découverte d'une page d'histoire authentique – avec quelques licences que s'est permises l'auteur – lors d'une succession d'événements et de gags désopilants.

La phrase préférée de Charles de Bourgogne: "Tu veux une boule ?" ... c'est dire ...

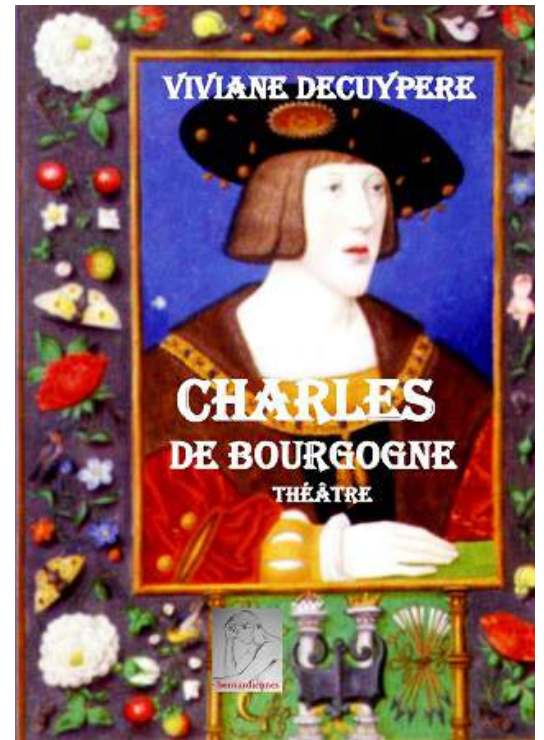
ISBN 978-2-930738-44-4

disponible sur commande  
dans toute librairie et sur  
notre boutique en ligne  
[www.bernardiennes.be](http://www.bernardiennes.be)

**Jean-Jacques De Gheyndt**

Née d'une mère bruxelloise et d'un père brugeois, hôtelier à Knokke-le-Zoute, Viviane Decuypere suit des cours de déclamation et d'art dramatique, remporte de nombreux premiers prix, fait du théâtre amateur avant d'être appelée sur les planches professionnelles au Parc, aux Galeries, à la Comédie Voltaire...

Viviane est également une auteure dramatique, dont les deux premières pièces sont rattachées à l'histoire de notre bon vieux Bruxelles, écrites en français de Bruxelles et truffées de quelques expressions en brussels vloms : Les Pralines de Monsieur Tonnelinker (créée par Lucien Froidebise en 1988 pour les 30 ans de l'Exposition Universelle de 1958) et qui, au travers de l'aventure mémorable de l'Expo 58, met en scène un groupe de commerçants unis dans une belle amitié...

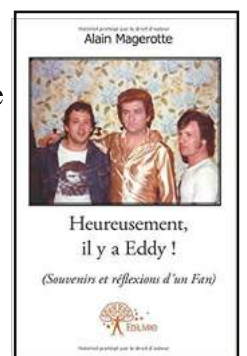


**PROCHAIN "J'AI AIMÉ" :**

**Heureusement il y a Eddy**  
de Alain Magerotte

Chronique d'un fan de  
la célèbre star, prési-  
dent du Club Interna-  
tional Eddy Mitchell.

ISBN 978-2332580450



De l'automne 1964 à l'hiver 2011, quarante-sept années d'un « fan » d'Eddy Mitchell décrites avec une verve et un humour dignes de son idole. L'originalité du livre est de présenter tout cela avec la conviction de la passion d'un vrai fan. Eh bien, Mr Eddy, heureusement il y a Alain !

**LE BILLET D'HUMEUR D'ALAIN MAGEROTTE****ORTHOGRAPHE OU ORTOGRAFE ?...**

"Ils ont osé !" ... Non, bien loin de moi l'idée de faire référence à la harpie de Lasne qui avait lancé cette phrase lorsque le MR s'était acoquiné avec la NVA !

Mon combat est différent et je dirais sans hésitation ni forfanterie aucune, plus noble ! En effet, depuis le 3 septembre, une nouvelle polémique enflamme les esprits depuis que les deux auteurs de la pièce tristement belgo-belge "La Convivialité" (primée et saluée par tous nos médias écrits et audiovisuels avec un unanimité monolithique sans la moindre fissure de lucidité contradictoire) ont écrit une lettre ouverte à "Libération" pour ne plus accorder le participe passé avec "avoir" qui précède. Ce spectacle interactif (que je conseille vivement de boycotter) est soutenu notamment par la Fédération Wallonie-Bruxelles dont dépend l'enseignement francophone ! De cette Fédération Wallonie-Bruxelles dépend le Conseil de la langue française et de la politique linguistique, présidé par le redoutable Jean-Marie Klinkenberg qui se permet de traiter feu maître Capelovici, grand spécialiste du français mais aussi enseignant l'anglais au lycée Lakanal autrefois, de "cuisire mal informé" !

Ce Klinkenberg a donc pris part activement (notamment sur les antennes de la RTBF où l'on relève avec une régularité consternante les fautes d'orthographe sur les bandeaux du JT) à cette opération anti-accord du participe passé avec "avoir" qui précède, avec comme nouveaux fers de lance les deux dramaturges et ex-professeurs de français Arnaud Hoedt et Jérôme Piron. Honte à eux !

Encensés partout en Belgique... avec des français qui commencent à ouvrir les yeux.

Le journal "Le Soir" (une pièce qui s'attaque "aux curés de la langue", signe Catherine Makereel) a embrassé goulûment cette cause de simplification (ou équarrissage), ce n'est pas la première fois, et sur son site est parue ce même jour une carte blanche de divers grammairiens et linguistes plaidant pour la même chose. C'est vrai qu'en matière de collaboration, "Le Soir" n'a de leçon à recevoir de personne ! Et selon le critique culturel de "La Libre Belgique", ce spectacle met en pièces la dictature de l'orthographe ! On aura tout lu !

Heureusement, dans "Soir mag", sous sa plume vraiment journalistique, Bernard Meeus dans son article fait entendre (divine surprise, en opposition totale au quotidien du même groupe !) la voix de cadors intellectuels français adversaires de ce nivellement par le bas bien entendu.

Si certains d'entre vous ont écouté les débats "ertébéens" radio et TV sur ce thème, ils auront remarqué, sans surprise à moins de découvrir la Belgique en revenant à ce moment de la planète Mars ou de la planète Neptune, que les "confrontations" n'impliquaient une fois de plus que des gens parfaitement... d'accord entre eux pour le non-accord du participe passé et au-delà pour la simplification de la langue. Ce qui procède d'un manque flagrant de déontologie et d'une malhonnêteté crasse de la part de gens qui reprocheront au quart de tour leur "arrogance" et leur "goût du débat" à nos voisins d'outre-Quévrain !

Mais ici on cadennasse toute opinion dissidente à ce sujet, à part quelques contributions de lectrices et lecteurs dans certains quotidiens. Ce qui n'assure en rien un équilibre minimal pour l'exposition et le développement des opinions opposées ! Cela ressemble à s'y méprendre à une forme de dictature, vous ne trouvez pas ?

Il est à craindre qu'en ce moment on nous serve une version light (pardonnez l'anglicisme) avec ce seul abandon de cet accord... qui ne serait qu'un cheval de Troie pour amener progressivement tout le reste bien entendu. Toute la transformation du français à la schlague en prétendant que "l'usage décide"...

Ce qui signifie en clair que chaque locuteur doit être propriétaire de sa langue et cela... donne le sabir hideux que nous connaissons, notamment sur les réseaux sociaux et ailleurs (résultat ô combien navrant et consternant, vous en conviendrez). Cette idée est complètement débile et toxique. Il faut la combattre avec fermeté et ne faire place à aucune concession ! C'est carrément la survie de notre belle langue française qui est en jeu ! Un défi de taille, non ?...

**Pour ceux qui ne le savent pas encore, Alain Magerotte est un nouvelliste de talent, auteur de nombreux recueils de nouvelles policières et fantastiques, dont une bonne partie est parue aux Associations Bernardiennes, dont il est aussi le président.**

**C'EST EN LISANT LEURS ÉCRITS QUE VOUS NOUS AIDEREZ À SOUTENIR LES AUTEURS INDÉPENDANTS, ILS EN VALENT LA PEINE.**

**S'ILS SONT SOUVENT MÉCONNUS, ILS N'EN MANQUENT PAS MOINS DE TALENT.**

## NOTRE RUBRIQUE OUVERTE AUX PARTENAIRES

**Nous ouvrons ici une page réservée à nos partenaires. Vous y trouverez des infos relatives à des initiatives dans le domaine de la culture. Nous insistons sur le fait qu'il ne s'agit pas de publicité ; nous agissons toujours dans l'intérêt des auteurs, en toute indépendance.**

Notre premier invité est

### **ACFX une démarche novatrice dans le domaine de la diffusion des œuvres des auteurs indépendants**

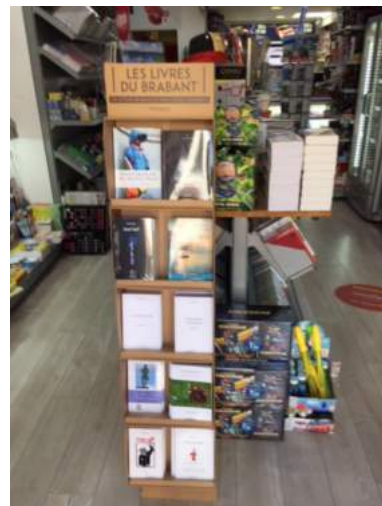
« J'ai à la base suivi un cursus commercial, nous dit Xavier Feron, initiateur du concept, j'aime le contact avec les libraires, j'aime leur expliquer le contenu d'un livre, d'où l'idée de développer un réseau de présentation et de promotion de la littérature. J'estime aussi qu'il ne faut viser ni trop haut, ni surtout, trop loin, afin de se consacrer à un secteur géographique bien déterminé. C'est pourquoi j'ai conçu « Les Livres du Brabant », qui propose aux auteurs sans maison d'édition d'être distribués dans leur région. »

Dans les librairies du Brabant Wallon sont apparus des présentoirs indépendants, où l'on retrouve des titres d'auteurs brabançons. On découvre souvent dans sa région des perles qui, sans cette mise en exergue, seraient négligées dans la rangée de titres d'un rayon.

Et cela marche ! Le travail de Xavier Feron donne de beaux résultats en quelques mois d'existence. Le Brabant Wallon compte plus de 80 auteurs, indépendants ou non ; certains d'entre eux ont opté pour la distribution chez les libraires, par le canal ACFX, et s'en réjouissent.

ACFX a pour ambition de pouvoir étendre ce concept à d'autres régions et, pour ce faire, est toujours à la recherche de nouveaux partenaires.

Si vous souhaitez de plus amples informations, nous vous invitons à contacter Xavier Feron, soit par mail à [acferonxavier@gmail.com](mailto:acferonxavier@gmail.com) ou par téléphone au 0498/16.08.86. Il est aussi possible de le contacter ou de suivre "Les livres du Brabant" via la page Facebook "acferonxavier - les livres du brabant".



## UNE NOUVELLE AUTEURE ANNONCÉE AUX ASSOCIATIONS BERNARDIENNES

Née à Ixelles il y a un petit temps, elle a longtemps enseigné dans une école à Uccle et elle vit actuellement à Waterloo.

Outre sa famille qu'elle chouchoute, elle est une passionnée de lecture et d'écriture.

Distraire et faire sourire sont ses objectifs. L'ironie lui permet d'aborder des situations à première vue dramatiques, mais, qui prises sous l'angle de l'humour, évitent le pathos.

Elle aime tous ses personnages mais préfère ceux qui paraissent les moins recommandables ou ceux considérés comme naïfs ou rêveurs. Ses fictions partent souvent d'un lieu dans lequel vivent des gens comme vous et elle, c'est-à-dire peuplé d'anges et de démons.

**SON ROMAN À PARAÎTRE EN OCTOBRE  
AUX ASSOCIATIONS BERNARDIENNES :**

### **Un été de fleurs sauvages**

Il faisait bon vivre à Fongères.

Mais depuis un moment déjà, depuis que la canicule s'y était installée, des événements bizarres s'y déroulaient.

Outre les cultures décimées, les coupures d'eau et autres restrictions acceptées de mauvaise grâce, les mentalités se modifièrent et la tension monta d'un cran lorsqu'on apprit qu'il y avait un meurtrier au village. Suspicion, peur, jalousie accentuèrent son climat délétère.

La canicule pouvait-elle tout expliquer ?

## 1. Bruxelles

mars 2016, Jomada Al-Thani 1437

C'est une gêne au niveau du côté droit du ventre qui m'a réveillé. Une plaque rectangulaire, rebondie, qui me comprimait durement au-dessus de l'aîne.

Il faisait encore noir, il n'y avait pas un bruit. Plutôt non : un murmure assourdi. Comme si j'avais d'épais tampons d'ouate dans les oreilles.

J'ai voulu tâter cette plaque, mais je ne pouvais bouger ni les bras, ni les jambes. La couverture pesait très lourd et sous moi, le matelas ressemblait à une conque d'acier qui par endroits me malmenait les muscles du dos. Mes mains, plaquées sur mes reins, me semblaient menottées et comprimées par un poids terrible.

Quelle nuit j'ai dû passer ! Profonde, sans rêve, d'un sommeil presque définitif.

Sans rêve ? Pas du tout. Juste avant de me réveiller, je rêvais que je me trouvais dans un compartiment de métro, adossé à la portière de gauche, celle qui ne s'ouvre pas. Les oreillettes – sans doute des bouchons d'oreille – me berçaient d'une chanson de Jean Ferrat tandis que je parcourais les messages sur mon portable. Ces nouvelles technologies me hérissaient un peu, mais il fallait être de son temps ; disposer du loisir d'écouter sa musique préférée tout en consultant son courrier me paraissait tout de même une sorte d'évolution. Je parlais à la fac, comme chaque matin. Les minutes passées dans le métro ballotté d'une station à l'autre, m'avaient toujours parues interminables et pour tout dire, horripilantes. Grâce à ce petit appareil, les cahots de la rame devenaient berçants. « Que serais-je sans toi ? » me ramenait vers Madeleine et ma fille : les messages électroniques perdaient leur importance. Que serais-je sans Madeleine, égaré dans un univers que jamais je n'avais su reconnaître ? La réalité de l'existence me dépassait, et le refuge de mes travaux de recherche m'éloignait confortablement de cette réalité. Madeleine était là, port d'attache tellement rassurant. Mes occupations m'emmenaient loin de notre époque, dans un Moyen-âge presque oublié. La poésie intimiste d'Aragon berçait mes envolées médiévales d'une mélodie entêtante. Que serais-je sans toi qu'un cœur au bois dormant ?

Notre fille nous avait quittés trop soudainement et cette solitude à deux me bouleversait. L'évasion dans les affres du Moyen Âge n'était qu'une diversion.

Il y avait beaucoup de monde dans la rame. Heure de pointe. Chaque station remplissait un peu plus la plateforme. Un type est venu se placer devant moi. Lui aussi portait des oreillettes. J'ai renoncé à consulter mon courrier, empoché mon portable et me suis consacré à l'écoute de la chanson, les yeux fermés, comme si j'étais dans mon lit. Comme toujours, je m'évade dans mon Moyen-Âge. J'assiste au concile de Clermont, Urbain II s'avance devant ses évêques et lance l'appel à la croisade...

Un joli rêve. Plutôt un rêve dans le rêve, puisque rien d'autre n'était vrai, que cette douceur tiède du lit. Un instant encore, de cette volupté du réveil.

Le type était énorme, de carrure et de taille, il devait dépasser les deux mètres, au point que je ne voyais plus rien à l'intérieur du compartiment. À quinze centimètres de mon visage, son blouson de cuir portait sur le dos un logo que je ne parvins pas à identifier. À son dandinement saccadé, j'ai conclu que ce géant n'écoutait pas du Ferrat, mais qu'importe, me suis-je dit, la « génération culturisme » doit ignorer Aragon.

À la station suivante, un flot de gens se pressèrent sur la plate-forme, et le dos musclé de l'homme me comprima contre la portière. Je plaquai mes mains contre le métal, derrière moi. La chanson s'achevait, remplacée par une nouvelle interrogation : « Il est où, le bonheur ? » clamait Christophe Mahé. Mon esprit s'évada du rêve médiéval pour plonger dans cette quête philosophique.

Et puis plus rien. Le rêve s'achevait. Je devais reprendre conscience de la réalité. Sortir du lit, entamer une nouvelle journée. C'est la douleur au ventre et cette plaque dure qui m'ont réveillé.

Le silence ouaté commençait à m'intriguer. Les craquements légers des meubles, le murmure du chauffage dans les radiateurs, la circulation dans la rue, tout cela était absent. Il me semblait entendre un bruit confus, comme assourdi, sans pouvoir l'identifier.

Et puis cette obscurité... Un noir absolu. Étais-je devenu aveugle pendant mon sommeil ?

Et soudain... l'odeur ! Ah oui, l'odeur quasi nauséuse, que je ne connaissais pas, sauf, peut-être, un effluve dense qui me fit penser à l'odeur du sang. Des relents âcres aussi, comme après l'éclatement de pétards. \*\*\*



Un texte de Ghislaine DESCHUYTENEER



### Les jours d'après

Comme d'habitude, je rentre à la maison un peu plus tard que prévu. Mais il m'attend sans sourciller. Il me regarde tendrement sans me poser de question. Alors je lui raconte ma journée. Ce matin, après notre petit-déjeuner, j'ai trouvé qu'il faisait beau.

J'avais envie de prendre l'air, le soleil et des nouvelles des uns et des autres dans le petit monde de notre village. Lui, souhaitait rester seul. Je le connais bien, je n'ai pas insisté.

Sur la Place de l'église, il y avait foule. Forcément, c'est samedi. Et puis, les jours très doux de ce mois d'août ont attiré, tels des aimants, des touristes de partout qui aiment notre Sud de la France. Surtout cet irrésistible arrière-pays, sans prétention et si nature ! Chez nous, pas de starlettes ou de paillettes, mais un accent fleuri et rieur, comme nos fleurs et nos petits chemins qui sentent bon le thym.

J'avais emporté un livre dans mon sac en paille, tu sais, celui que tu m'as offert pour mon anniversaire. Quant à l'ouvrage, tu t'en doutes, c'est ton recueil de poèmes dont je ne me lasse pas de cueillir les rimes joyeuses et les idées si profondes et quelquefois sombres comme l'ombre de la nostalgie.

L'odeur du bon café de chez « Panisse » m'a invitée à m'asseoir sur la terrasse que la lumière terrassait carrément. J'ai mis mes lunettes de soleil et je me suis installée en oubliant sciemment de choisir la douceur d'un parasol.

Imprégnée du goût amer de l'expresso et de tes écrits si beaux, je n'ai pas réalisé tout de suite que, face à moi, un inconnu me harponnait de son regard bleu fixe et quelque peu dragueur. Il s'exprimait en anglais, mais j'ai compris qu'il souhaitait savoir où se trouvait le château de ..... Je lui ai donc indiqué l'itinéraire avec un soupçon de méfiance et de difficulté...tu connais mes limites pour les langues autres que la nôtre. Pour me remercier, il a proposé –en français « petit nègre »- de deviner mon prénom tout en m'offrant un verre. Intriguée, flattée, j'ai accepté. J'ai commandé un petit vin blanc et il a préféré une bière. Avec un clin d'œil il a précisé que c'est dans ce breuvage d'orge et de malt qu'il décèle l'avenir, le présent et le nom des gens. « Justine » il a dit. J'ai éclaté de rire, mais je suis sûre qu'il s'était renseigné auparavant auprès de Carole, la tenancière. Le dialogue ne s'est pas éternisé. J'ai fait l'éloge du château et, en lui souhaitant de bonnes vacances, je me suis éclipsée, prétextant un rendez-vous imminent.

Je ne suis pas allée bien loin : le terrain de boules est à deux kilomètres de là.

Plusieurs de nos copains y jouaient, et pas mal de leurs compagnes y bavardaient. Je me suis mêlée à elles. J'ai répondu à leurs questions : oui, je vais bien. Bernard, maintenant, reste à la maison. Il ne viendra plus à la pétanque, mais vous êtes les bienvenus chez nous. Les sourires étaient un peu gênés, mais il ne s'en est suivi aucun commentaire. J'ai eu l'impression d'avoir jeté un léger froid sur l'ambiance amusante et lumineuse qui règne toujours autour d'un terrain de boules avec ses discussions pittoresques, ses Fanny, ses embrassades et son pastis. Carine m'en a offert un, mais il m'a paru fade, avec un glaçon tout rond dénué de soleil dedans.

Alors, je suis repartie sur la petite route dont les flancs sont parsemés de coquelicots et qui mène au bois des lousps. Tu te souviens : on le nommait ainsi car les bruits qu'on y perçoit sont un peu lugubres, bien que ses tilleuls soient mouchetés de grains de lumières qui ressemblent aux lampions de la fête à Noël.

J'ai marché longuement sans y rencontrer personne, sauf cette femme blonde et belle qu'un jour tu avais contemplée comme s'il s'était agi d'un souvenir lointain. J'ai été tentée de lui adresser la parole et de lui parler de toi, mais elle me tournait le dos et s'est évanouie lentement dans le brouillard d'un chemin de traverse.

L'après-midi se languissait comme une sieste chaude quand je suis revenue au village. Lorsque j'ai écarté les pans du rideau en perles de chez Marthe –oh, tu sais que j'adore ce cliquetis et que je m'amuse toujours comme une gosse à en imaginer des colliers !- l'épicière m'a accueillie par un compliment : je lui semblais en forme et toute bronzée. Un court instant, je me suis imaginée en belle gitane (« l'amour est enfant de Bohême, il n'a jamais, jamais connu de loi !). Enfin, le chant est un talent que je ne possède pas. Tu ris toujours quand je veux imiter la Callas !

Bref, j'ai choisi les plus belles olives, toutes brillantes de promesses ; des figues fraîchement cueillies, des tomates et des poivrons de toutes les couleurs, des courgettes et des aubergines lisses comme des fesses de bébé. Une gousse d'ail bien odorante aussi. Ce soir, nous allons déguster ensemble cette recette provençale dont tu te régales tant. Les herbes comme le thym ou le laurier, j'ai pensé que je les choiserais dans notre jardin.

Je suis heureuse de te retrouver, mon amour.

Tu vois, je te raconte ma journée sans rien te cacher. Pas même ce bel anglais un peu devin qui puise ses infos dans le malt de bière plutôt que dans le marc de café ! Lol. Mort de rire. Mais tu ne m'en veux pas, au moins ?

Viens, je t'emmène à la cuisine. Installe-toi. Je te sers un whisky pendant que je prépare la ratatouille. Ce ne sera pas long.

J'avoue que je préférerais que toi aussi, tu me décrives ta journée. Tu me regardes tendrement et aucun son ne sort de ta bouche souriante. Pourtant, j'ai la conviction que, d'où tu te trouves, au ciel ou ailleurs, tu me parles.

Tu restes à mes côtés, je le sais, bien au-delà d'une photo un peu passée



**Ghislaine Deschuyteneer a publié aux associations bernardiennes:**

**Cocktail doux-amer**  
ISBN : 978-2-930738-11-6

## LE CLIN D'ŒIL D'UN KET DE BRUSSELLES

**Les crotjes et le fox, une fable de Georges ROLAND**  
d'après Le couple et le petit chien (Fables, Jean Anouilh)

Deux crotjes qui ont un bountje  
Pour ne pas jouer schampavie  
Ont toujours envie  
D'acheter un houndje  
Ça est naturel et au fond :  
Ils savent même pas  
Quand ils sautent le pas  
Pourquoi ils le font.  
Ça est mieux qu'un bouquet de phlox  
Ou de jugemeen à ta mokke,  
Quand tu tires de ton plastron un petit fox  
Qui jappe comme un phoque.  
Elle rigole elle est contente  
Car quand tu seras parti sur ton bureau  
Elle aura un copain pour tromper l'attente.  
Une fille ça est vite au bout de son rouleau  
Si elle n'a pas un paggader pour jouer avec dans son berceau.  
Un jour les deux crotjes se disputent  
Et parlent de se séparer.  
— Tu ne prendras pas Diane, espèce de brute,  
Moi, je lui donne des baisers et à manger  
Tous les matins. — Et moi tous les soirs,  
Je la promène pour qu'elle fasse  
Gentiment sa crotte sur le trottoir !  
Ils s'engueulent si longtemps que de guerre lasse  
Le fox est kalle avant qu'ils aient fini.  
Tu vois comment vont les amours des humains :  
À quoi ça sert de s'engueuler comme du poisson pourri,  
De s'aimer et puis d'en venir aux mains ?  
Les amours comme les matches de boxe  
Ça ne dure jamais plus longtemps que la vie d'un fox.



**Retrouvez les chroniques du Ket de Bruxelles chaque mois dans le magazine "Bruxelles Culture",  
abonnement gratuit à demander à l'adresse [pressculture4@gmail.com](mailto:pressculture4@gmail.com)**

## Un texte de Geneviève ROUSSEAU

**ENFIN LIBRE !**

Le carillon de la cathédrale égraina les douze coups de midi.

Le danseur entra dans le cadre tracé au sol à la peinture blanche. Il resta un instant immobile, puis il s'élança. Il dansait sans musique et cela augmentait l'étrangeté de la scène.

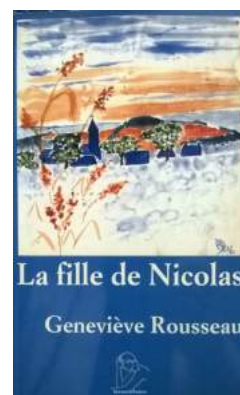
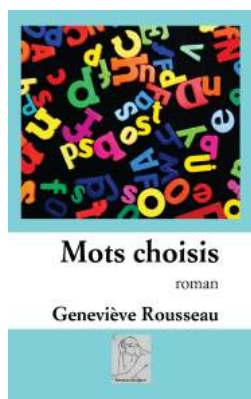
Des gens assis sur des bancs autour du cadre regardaient le spectacle. Des passants pressés s'arrêtaient brusquement, surpris par les gesticulations gracieuses.

Elle n'en pouvait plus. Un an que cela durait. Un an qu'il l'avait embarquée à son corps défendant dans ce projet un peu fou. Ils avaient dansé ensemble dans plusieurs villes des Etats-Unis et du Canada. Ils tournaient en Europe à présent. Toujours la même chorégraphie. Toujours les mêmes étonnements, les mêmes rires dans le public. Elle se sentait ridicule et elle voulait que ça cesse.

Les jours de pluie et de temps gris, heureusement, elle ne sortait pas et il dansait seul. Mais ici, dans ce petit pays improbable pourtant réputé pour son climat maussade, il faisait grand beau depuis une semaine. L'horloge du clocher de la cathédrale indiquait midi vingt-cinq. Il lui restait cinq minutes.

Pour se donner du courage, elle pensa à cette vieille cousine anglaise qui avait bien failli venir à bout de Peter Pan. Si seulement cette dinde de Wendy ne les avait pas raccommodés...

Elle connaissait la chorégraphie par cœur et savait précisément quand elle devait agir. Le danseur se pencha vers l'avant. Il prit appui sur les mains puis souleva un bras. Alors, écartant les doigts, l'ombre saisit le danseur au col et le fit disparaître dans le bitume bouillant. Puis elle sortit du cadre et se perdit dans la foule.

**Geneviève Rousseau a publié chez Associations bernardiennes****SELON LES DERNIERS SONDAGES, 77% DES STATISTIQUES SERAIENT FAUSSES**

Parler pour ne rien dire et ne rien dire pour parler sont les deux principes majeurs et rigoureux de tous ceux qui feraient mieux de la fermer avant de l'ouvrir. (Pierre Dac)



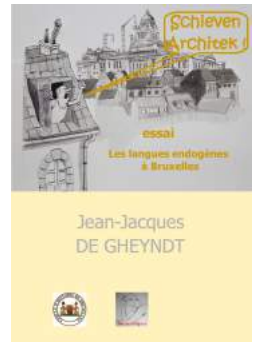
## UN DE NOS AUTEURS GRATIFIÉ DU PRIX DE LA PHILOLOGIE DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

Bruxelles

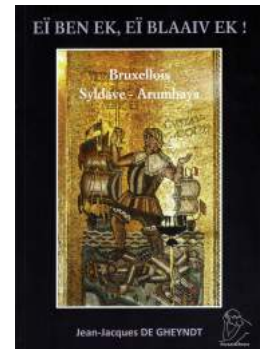
### Prix de Philologie pour "Schieven architek"

*Potverdoume...* Voilà une belle reconnaissance pour le travail de mise en exergue des parlers bruxellois par Jean-Jacques De Gheyndt... Ce dernier s'est vu attribuer le prix de Philologie 2018 de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour son (remarquable) essai intitulé *Schieven Architek* ! Le jury a apprécié son travail de vulgarisation qui permet, effectivement, d'apprendre beaucoup de choses sur les différents parlers bruxellois et cela, dans une écriture aussi légère que très agréable, pour ne pas dire... tof à lire. Comme il sied pour un *echte Brusseleir*... C. Le

*La Libre* 18-09-2018 p.13



ISBN 978-2-930738-31-4



ISBN 978-2-930738-58-1

Cher Monsieur De Gheyndt,

J'ai l'honneur de vous annoncer que suite aux délibérations du jury et à l'approbation du Conseil, vous êtes lauréat du prix de Philologie 2018 [...] pour couronner votre travail intitulé « Schieven Architek ! ». Le jury a apprécié votre travail de vulgarisation permettant d'apprendre beaucoup de choses sur les différents parlers bruxellois tout en adoptant un ton léger très agréable à lire.

Alix Dassargues

Service des Langues Régionales Endogènes  
Service général des Lettres et du Livre

### BRUXELLES CULTURE

est un magazine mensuel d'information sur les événements culturels de la capitale, mais aussi sur les diverses parutions chez les principaux éditeurs belges et français.

En quelques 70 pages, il se penche – entre autres – sur les sorties littéraires, avec un compte-rendu efficace et clair.

Largement diffusé par Internet uniquement, il s'agit d'un outil de référence pour qui s'intéresse à la culture en général et aux divers événements culturels.

L'abonnement est gratuit sur simple demande

**Brussels Diffusion asbl**

**Contact et abonnement : [pressculture4@gmail.com](mailto:pressculture4@gmail.com)**

**L'ensemble de ce document est soumis à la licence GNU FDL. Cela signifie qu'il est libre de droits. On peut en distribuer et modifier des copies pour autant que cette note ainsi que le nom des auteurs apparaisse clairement et en respectant la licence GNU FDL.**

Il rit de cette figure de rhétorique. C'est avec des aphorismes de cet acabit qu'on galvanise les foules. À replacer dans un contexte politique : un escalier se gravit, mais aussi, se descend. Mademoiselle Caroline, qui occupe les fonctions de secrétaire communale, n'est pas là. Étrange. Cette vieille bigote passe son temps entre la salle des mariages et la sacristie, elle doit faire des heures supplémentaires à la paroisse !

Il parvient à s'asseoir à son bureau de maire, signe pour acceptation une demande de permis de bâtir une grange chez Georgin, jette à la corbeille une invitation à la procession des Rogations, prend connaissance de diverses lettres, puis s'apprête à quitter la salle, et à redescendre l'escalier. Toujours pas de trace de mademoiselle Caroline. Il s'arrête au haut des marches, mais ne voit pas les trois Farfadettes hilares, tout en bas, qui préparent leur méchant coup.

Elles ont pris la forme de Tue-Mouche, horribles Farfadets au nez énorme, et dépourvus de bouche. Ces êtres ont la réputation de passer leur temps à faire de mauvaises farces, et s'enfuir en riant aux éclats. De petite taille et dotés d'oreilles en pointe vers l'avant, les Tue-Mouche sont bien connus des villageois, quoique personne n'en ait réellement rencontré. On dit qu'ils habitent au moulin, et dorment parmi les sacs de farine. Mais bien sûr, il s'agit d'une vieille croyance populaire, et en ces temps modernes, plus personne n'est dupe. Ce n'est pas à monsieur le maire qu'il faut présenter pareilles balivernes. Elles avaient éloigné la vieille secrétaire en lui renversant un verre d'eau sur le devant de la jupe. Elle s'est isolée dans les toilettes pour réparer les dégâts.

L'une des Farfadettes mange des raisins secs. N'ayant pas de bouche, elle se les enfourne dans les narines, puis aspire un grand coup : Sniff ! avant de replonger la main dans le sachet. Les deux autres s'envolent vers le haut de l'escalier, et se positionnent de chaque côté du maire. La mangeuse de raisins fait un petit signe de la main :

— Viens, docteur, descends. Mes cousines vont t'aider. N'aie aucune crainte.

Fridolin, bien sûr, n'entend ni ne voit rien de tout ceci. Il avance le pied droit avec précaution, plie lentement le genou gauche, cherchant l'avant-dernière marche de la pointe de la chaussure, la trouve et pose résolument le pied entier, basculant son corps vers l'avant. Rien ne se passe. Ouf : attention à la suivante. Il descend la deuxième sans encombre, aborde la troisième avec beaucoup d'appréhension, mais réussit le passage.

Les deux Farfadettes lui tiennent les bras, comme pour le soutenir dans sa descente.

À cet instant, la troisième jette son sachet vide, et gravit les marches à la rencontre du maire. Celui-ci tend le pied vers la cinquième marche, convaincu que rien ne se passera. La Farfadette pose la main sous la semelle de Fridolin, puis, lorsque celui-ci s'appuie de tout son poids, elle tire le pied vers l'avant, déséquilibrant l'homme et le faisant rouler à côté d'elle.

Dans un même mouvement, ses deux compagnes l'attrapent aux épaules et aux cuisses, et le balancent lourdement dans le vide. Ce nouveau vol plané du maire ne lui fait aucun bien. Il se reçoit de nouveau sur le dos et il sent sa colonne vertébrale craquer sous l'impact. Sa nuque porte sur le nez de la première marche, et il perd connaissance.

Les Farfadettes battent des mains :

— Tu as vu le Fridolin Volant ?

— Tu l'as entendu : une, deux, trois, quatre... pas fichu de compter jusqu'à cinq !

La mangeuse de raisins reprend son sachet, et le secoue dans l'escalier :

— Pauvre docteur, il a dû dérapé sur un raisin sec. Les hommes sont négligents, tout de même. Quelle mauvaise idée de la part de mademoiselle Caroline, de manger des sucreries après le petit déjeuner.

Le dernier petit fruit tombe sur la joue du maire, contre l'aile du nez.

Lorsque Fridolin reprend connaissance, il est toujours seul dans le hall de la Mairie. Son évanouissement n'a duré que quelques secondes. Il se met péniblement sur son séant, s'assurant qu'il n'a rien de cassé, malgré une forte douleur dans la colonne vertébrale.

Il se redresse, la vieille Caroline sort des toilettes, et voyant la posture de son patron, se rue vers lui :

— Que se passe-t-il, monsieur le Maire ? Vous êtes tombé ?

Fridolin n'est pas d'humeur à plaisanter. Cette vieille folle qui vient lui susurrer des lapalissades aux oreilles achève de le mettre hors de lui. Sans un mot, il quitte les lieux en battant les pans de son veston. En route vers son domicile, il n'arrête pas de jurer entre ses dents.

— Qu'est-ce que c'est que cette fichue journée qui commence par deux chutes dans les escaliers ? Nom de Dieu ça doit cesser.

